Malraux et le Bangladesh

***L'Aurore*, 19 septembre 1971, n° 8.413, p. 18.**

Francis Schull : «L'écrivain vient d'offrir ses services aux rebelles bengalis – Malraux veut repartir en guerre».

«*Dites-le donc carrément : qu'est-ce que vous foutez avec les statues égyptiennes au lieu de vous occuper des Hongrois et des Algériens ? C'est ça ? Je m'en expliquerai un jour. Bientôt peut-être…*»

C'était en 1957. A Budapest comme à Alger, on se battait.

L'année suivante, celui qui disait également : «*Je suis en art comme d'autres sont en religion*» allait se condamner pour un certain nombre d'années à ne s'occuper exclusivement que de statues égyptiennes, étrusques ou romaines. André Malraux acceptait le poste de ministre des Affaires culturelles. Il aurait préféré l'Algérie. Mais son admiration pour le général de Gaulle lui fit aisément oublier cette préférence.

Depuis, Malraux s'est longuement expliqué dans ses *Antimémoires* de cette préférence temporaire. Il vient de faire mieux que de tenir sa parole : à soixante-dix ans, il vient d'exhumer son uniforme de combattant et a offert aux séparatistes bengalis de servir sous leurs ordres à la tête d'une unité. La nouvelle a éclaté hier comme une bombe. Une bombinette, plutôt : Malraux nous a depuis longtemps habitués à ne pas trop nous étonner de ses prises de position passionnées.

Les faits remontent à une dizaine de jours. Malraux a écrit une lettre à un ambassadeur indien en poste à l'étranger dans laquelle il dit notamment :

«*Je ne pense pas que les Bengalis soient un peuple non violent (…). Le Bengale oriental peut et doit être un pays de résistance (…). Je me refuse à faire des conférences sur le Bangladesh car elles serviraient seulement de base à des articles alors que le Pakistan ferait avancer ses chars (…). Les seuls intellectuels qui ont le droit de défendre par la parole les Bengalis sont ceux qui sont prêts à combattre pour eux.*»

L'Aurore*, 19 septembre 1971, n° 8.413, p. 18.*

Pétitions

A notre reporter qui l'a rencontré hier après-midi à Verrières-le-Buisson, Malraux, l'air très affairé, a entièrement confirmé les faits.

— J'ai effectivement adressé une lettre pouvant être publiée puisqu'elle était officielle. J'y écrivais que j'estimais qu'il faut maintenant défendre un pays menacé les armes à la main. On ne peut plus en effet se contenter de faire des pétitions comme il y a trente ans. Mais je n'ai encore reçu aucune réponse des autorités du Bengale. Pour l'instant je n'ai rien à ajouter sinon que je ne veux pas jouer les plaisantins.

Personne d'ailleurs, ne songerait à traiter Malraux de plaisantin. Tout au plus certains esprits mal intentionnés diront-ils qu'à soixante-dix ans bien sonnés, l'écrivain combattant a passé l'âge de reprendre du service. Et l'on attend maintenant impatiemment la suite des événements.

C'est en fait un point d'orgue que Malraux vient d'inscrire dans sa vie d'aventurier des années 20, de révolutionnaire des années 30 et de héros de la Résistance. Cet impétueux septuagénaire montre qu'il est resté un «baroudeur» profondément marqué par ses contacts de jeunesse avec les forces révolutionnaires de l'Inde et de la Chine en lesquelles il pressentit dès 1925 une des grandes forces de l'avenir.

Au fil de son destin : dandy en 1922, fondateur de la revue *L'Indochine* en 1925, dans laquelle il lutte pour l'émancipation des peuples colonisés, voyageur en Chine, auteur en 1928 des *Conquérants* où il s'engage à fond dans l'action antifasciste, sur les traces de la reine de Saba en 1934, combattant à Teruel dans l'escadrille «*Espoir*» qu'il a fondée en 1936, engagé comme deuxième classe en 1939-1940 et enfin la Résistance où il devient chef de la brigade Alsace-Lorraine sous le pseudonyme de colonel Berger.

Et puis on croit que l'aventure est finie. Il s'engage dans l'art et la politique. A deux reprises, il est ministre des Affaires culturelles de De Gaulle, de 1945 à 1946 et de 1958 à 1969.

L'aventure

De Gaulle est mort.

L'aventure, à nouveau, frappe à la porte. En fait, elle est toujours restée inscrite en filigrane, derrière la carapace de romancier, d'amateur d'art ou d'homme politique. Il y a quelques années, Malraux encore déclarait : «*Quand on a écrit ce que j'ai écrit et qu'il y a la guerre, on la fait*» ou encore : «*Ceux qui ne se battent pas ne pourront jamais parler tellement légitimement parce que se battre pour une cause, c'est l'épouser – le mot est facile –, c'est avoir avec cette cause un rapport qu'on n'a pas aux "Deux Magots" et en définitive il faut toujours partir pour quelque part. Si on s'en mêle, sinon il n'y a qu'à se tenir tranquille. Si on se mêle de la Bolivie, va-t-on en Bolivie ou au "Café de Flore" ? C'est l'un ou l'autre.*»

Et l'un de ses biographes, Pierre Galante, a pu écrire récemment :

«*Le meilleur roman de Malraux, le plus ardent, le plus tragique, le plus fertile en aventures, c'est sa vie*.»

C'est un roman auquel il manque peut-être encore un épisode.

Est-ce le dernier geste d'un homme à la poursuite de sa légende ? Peut-être. Mais quelles que puissent être les motivations de Malraux, les accents martiaux de cet engagement sont empreints d'une certaine noblesse.